

Connivence

A Monique

T'ai-je déjà dit que les arbres me parlent ? Pas seulement par la forme et le symbole, ou comme les chênes de Dodone où le vent soufflait des présages
Il faut s'habituer à paraître un peu ridicule parce qu'on n'embrasse pas un tronc sans s'être un peu couvert de feuilles

Cela demande une longue patience

Et pas seulement...

Je me destine à toutes les voluptés et c'est connaître, intimement bien sûr, l'évidence précieuse et charmue de l'arbre et de la roche, de la mer et du vent, ce qui m'incite et me questionne

C'est question de tempérament

J'aime entendre au jardin la pluie dicter des espérances ; je les note et les répète à tout venant

C'est pourquoi

Mes chats se font un lit de mes regards tandis que je broche sur leur silence des après-midis de velours

La vie devant foisonne

C'est au pouvoir de l'œil ; en fait, il s'agit de lumière

La source pure

Et quelque chose toujours de l'éclat originel, quand tout, qui encore n'était rien, est devenu, d'un coup, le fleuve des années, la mer avec ses voiles sous le vent, mes chats, le jardin, le monde l'après-midi, son silence et mes livres

Panorama

A Georges T. , photographe

Plutôt que de ta ville,
Envoie-moi des photos de nuages ; ta ville, je la sais en dessous de la brume de mer
J'ai vu tout de ses rues, des places, du mouvement périodique des foules et de l'agacement des arbres sous le vent prisonnier des squares
Du haut, montre-moi, au dessus de la ville, l'étendue flegmatique des nuées, le grand champ nu et neutre où je peux dessiner les formes brutes du désir, avec la transparence de l'amour tel qu'en les yeux il s'allume, et les distances abolies pour les pauvres oiseaux qui recherchent la mer

Ce serait bien aussi,
Quelques photos du large où ne paraisse rien que ne dissolve un pieux blasphème, rien comme cette idée d'une éternité insoluble sur laquelle le bleu met quelque chose de l'humain
Le large bien nommé
Tout est possible des instructions sonores de la voix, même le partage des eaux ; j'y verrais bien pousser d'élégantes passerelles vers des après-midis légers comme un grain de grenade, et des soirs et des nuits sous des étoiles mitoyennes
Vers un temps sans l'ombre du doute, vers la lisibilité de la soif et l'offerte du songe, vers les villes ouvertes comme les figes mûres, soyeuses et belles sous les commandements du corps
Le corps merveilleux de l'amante
Et en cela
Je verrais bien les racines mêmes du miracle, mais
Cela appelle un autre temps
Un temps dédié à chacun des beaux axes du désir, comme à chacune des dimensions inconnues de l'espace, afin que plus jamais quelque chose ne meure
Quelque chose
Ou ce petit peu de moi qui pleure sur la ville

Nouvelles brèves

1^o septembre

Fin de saison au jardin, la terre est sèche ; il n'y a plus grand-chose à boire, la mer est repartie s'occuper de ses îles et je gratte le dos des roches pour me faire un peu d'encre avec ce qui me reste de salive

Une tortue de mer agonise sur la plage maintenant démesurée, tandis qu'un haut-parleur déverse des musiques insipides d'avant les guerres de l'est

Le soleil m'accorde enfin le droit de ne pas croire, je ne fais plus semblant de plier le genou quand je me mets à l'ombre ; d'ailleurs je ne crois plus en rien puisque la chasse est à nouveau ouverte et que les chiens rôdent le nez à terre parmi les ruines du mois d'août

Les arbres ?

Ils ne parlent plus guère

Je me souviens que, en descendant à l'école, nous écoutions les nouvelles du monde, l'oreille collée aux écorces, mais aujourd'hui, la sève s'épuise à la verticalité, et un abricotier s'est évanoui debout ; je ne sais que faire de toutes ses feuilles, trop fragiles pour y écrire une condoléance

J'ai un peu peur de septembre ; est-ce qu'il aura le temps de laisser courir le matin dans les oliveraies ? Juillet s'était déjà tellement rétréci que je n'aurai pas de mal à le coller, tout sec, entre mes pages, afin qu'il m'en reste ne serait-ce qu'un regret

Les chats vont bien

Mais

Je ne leur ai rien dit du monde, et ils n'écoutent pas aux arbres

